

On s'abonne à Lyon,
Rue de la Préfecture, 2,
A L'ENTRESOL.

L'ENTR'ACTE paraît le Dimanche, et se vend
dans les Théâtres.

LES AVIS ET RÉCLAMATIONS
doivent être adressés franco au bureau
de L'ENTR'ACTE.



Abonnement :
Pour 3 mois — 3 francs.

Un numéro avec dessin, — 25 c.
Sans dessin, — 15 c.

PRIX DES INSERTIONS :
25 centimes la ligne. — On traitera de gré à gré
pour les annonces d'une certaine étendue.

L'ENTR'ACTE,

Gazette des Salons et des Théâtres.

DESSINS DE MODES, GROQUIS, PORTRAITS D'ARTISTES.

FATAL AMOUR.

SUITE ET FIN. — Voir les numéros 56 et 57.

Alors il se fit un grand bruit dans l'église; un sentiment inexprimable d'étonnement et de terreur s'empara de tous les assistants; l'office des morts fut interrompu; les prêtres, par un mouvement inexplicable et spontané, portèrent la main à leurs habits sacerdotaux, afin de s'en dépouiller pour fuir plus vite; mais Volcard les rassura par quelques paroles, et il courut droit au cercueil que Lelio avait entraîné sur les dalles, sous son étreinte violente et désespérée.

Si le mystérieux adorateur de Jehanne-Rosa avait long-temps et cruellement souffert de son idolâtrie contemplative, Volcard ne fut pas frappé d'un coup moins foudroyant, quand il reconnut le peintre de Naples dans l'homme évanoui sur le cadavre, et rien n'égalait ses angoisses lorsqu'il aperçut à terre l'esquisse commencée du portrait de la défunte; car, cet anneau d'or qui brillait au doigt glacé de Rosa, c'était Volcard qui le lui avait donné. Cette femme ardemment aimée de Lelio, lui aussi, Volcard, l'avait aimée avec ardeur; et l'union, arrêtée entre Jehanne et le mestre-de-camp, devait s'accomplir au retour du seigneur de Catharin, vers le 15 mai de la même année. Les cris de rage de Volcard frappaient en vain la voûte du temple, l'écho seul lui répondait, et Lelio ne l'entendait pas; en vain il foulait aux pieds le peintre qu'il avait rejeté violemment loin de la bière, Lelio demeurait insensible. Ses cris et ses blasphèmes se perdaient dans le vide; il voulait savoir l'énigme de l'adoration bizarre du peintre, et rien dans le passé ne pouvait résoudre pour lui ce fatal problème. Cependant une voix de tonnerre retentit tout-à-coup; partie du chœur, elle cria au sacrilège... C'était celle de l'évêque qui avait officié, et qui fit sur-le-champ enlever le corps de Rosa, pour être transporté à son dernier asile.

Deux haliebardiens s'emparèrent de Lelio; et, sur l'ordre du lieutenant-criminel, le jetèrent dans un noir cachot, jusqu'au jour où il serait jugé coupable ou innocent. — Volcard fut transporté mourant à son hôtel; une fièvre brûlante s'empara de lui; deux jours après il était mort. Le nom si doux de Rosa, pendant son délire, contracta souvent ses lèvres, et son dernier soupir, hélas! fut une injure à la mémoire de cette charmante infortunée.

Lelio, lui, deux heures après son incarcération, revint de son évanouissement; l'humidité du caveau où on l'avait déposé le rappela à l'existence et lui fit perdre le sentiment de ses atroces douleurs; il ne faisait plus que chanter et rire, mais c'était un chant qui faisait mal, un rire qui effrayait... Il était fou!...

Les paroles qu'il ne cessait de psalmodier sur un ton brusque et lamentable tout ensemble, étaient celles-ci :

O Jehanne-Rosa, ma belle,
Ma belle épouse du tombeau,
Fuyons dans la nuit éternelle;
L'amour, là, n'a point de flambeau...
Ah! ah! ah! ah!... L'homme qui passe
Là-bas, dans l'ombre, est un voleur...
L'infâme apprête sa besace
Pour t'emporter... viens sur mon cœur!...

.....
Qui parle ici de fosse,
De croix et de cercueil?...
Eh! quittez pour la noce
Vos noirs habits de deuil!...

.....
Partons, Jehanne; le mystère
Rend les cœurs tendres plus heureux...
Là-haut, nous rirons de la terre,
En aimant comme on aime aux cieux...
Taisez-vous, triste engeance,
Qui murmurez: Trépas!...
Avec nous à la danse,
Oh! vous ne viendrez pas...

Ah! ah! ah! ah! ah! ah!...
Plaisirs si doux,
N'est-ce pas vous?
Et notre porte
A votre escorte,
Dans nos ébats
Ne s'ouvre pas!
Que le grand diable vous emporte!
Gens de malheur, non, vous n'entrerez pas.
Ah! ah! ah! ah! ah! ah!...
Douce Rosa, que faire encore
Ici-bas, dans ce val de pleurs!...
Partons, à la prochaine aurore,
Pour l'éternel jardin des fleurs...
Du sacristain j'attends un cierge
Pour le brûler en ton honneur...
Toi, sous ton blanc manteau de vierge,
Emporte-moi dans le bonheur!...

..... Et puis, sortant de sa délirante extase, et dans un de ces moments de lucidité parfaite qui rendent plus déplorable encore le sort d'un pauvre fou, Lelio se frappait cruellement la poitrine, et déchirait son visage avec ses ongles. « Insensé! disait-il, qui, pour la voir de plus près, pour toucher sa robe sacrée, avais tendu, déguisé en misérable, la main à ses aumônes, à quoi donc t'a servi de lui taire tes adora-

tions ? Pauvre idiot ! qui a négligé le plus sublime des arts, qui t'es fait mendiant pour baiser la trace de ses pas, pour te rouler dans la poussière où elle imprimait ses pieds charmants... eh bien !... regarde... et recueille à présent le fruit de ton stupide silence !... Insensé ! trois fois insensé !... les tortures, l'exil et la mort, tu pouvais tout braver pour elle... mais il fallait aussi lui révéler ta gloire !... »

Cependant, les funérailles de Jehanne-Rosa s'étaient entièrement accomplies, et celles de Volcard se préparaient... Toutefois, avant de rendre à la terre les dépouilles mortelles du mestre-de-camp, il devait se passer deux jours, et dans cet intervalle, un officier et des archers avaient été envoyés à la prison de Lelio pour le conduire devant le procureur-criminel.

Dès que cette nouvelle fut connue dans Arles, la foule se précipita spontanément vers le cachot de celui qui avait orné la métropole d'un chef-d'œuvre impérissable. L'intérêt n'était pour rien dans cette démarche unanime, et le mot de *grâce*, expressivement accentué, partait de toutes les bouches ensemble.

L'officier et les gardes entrèrent ; mais la porte se referma tout-à-coup et violemment sur eux. Le peuple attendit long-temps le passage de Lelio ; car rien ne transpirait au dehors de ce qui se passait à l'intérieur de la prison. Seulement, un exprès sortit et rentra deux fois ; vivement interrogé par la foule, il ne répondit pas, et revint accompagné du procureur-criminel en personne.

La nuit arrivait, et l'anxiété des habitants rassemblés sur la place était au comble ; on ne savait rien, on ne disait rien ; un silence de mort régnait partout.

Mais, au moment où la foule allait se retirer, pleine d'inquiétude et de douleur, la porte de la prison s'ouvrit enfin... Hélas ! ce fut pour laisser passer... un cadavre...

Lelio, dans la nuit, s'était étranglé avec le mouchoir que la charité de Rosa lui avait donné, un mois auparavant, pour essuyer le sang de ses blessures.

Tant d'avenir devant lui, tant de gloire à moissonner, et finir par le suicide !...

A cette vue, les assistants ne purent retenir un cri de désespoir et d'horreur ; les femmes pleurèrent à sanglots ; les hommes versèrent aussi des larmes... Nul prêtre n'escortait le jeune et malheureux peintre à sa demeure dernière ; il avait pour linceul la paille humide de son cachot, et le mouchoir de Rosa pendait à son cou violemment comprimé ; ses grands yeux bleus sortaient, tachés de sang, de leurs orbites, et un huissier, à la lueur des torches, le montrait au peuple, en racontant à haute voix les circonstances de sa mort.

« Un cercueil ! un cercueil ! crièrent aussitôt toutes les voix, entrecoupées de gémissements ; qu'on lui donne un cercueil !... »

Une heure après, un menuisier de la rue des Prêtres apportait une bière de sapin pour laquelle il ne voulut aucun salaire ; un autre homme vint avec une croix de bois grossièrement travaillée, mais tout aussi vénérable qu'une croix d'argent ou d'or, puisqu'elle ressemblait mieux à celle du Sauveur.

Le peuple chanta, avec une intonation lugubre et douloureuse, la prière des morts, et le corps de Lelio fut porté au cimetière, suivi de presque toute la ville d'Arles. LÉOPOLD CUREZ (*de la Meuse*).

LA FEMME PUR SANG.

L'anatomie descriptive n'a rien à faire en cette occasion ; c'est tout au plus si le spirituel docteur Alibert aurait quelque chose à voir en ceci, lui qui a fait la *Physiologie des Passions*, beau livre qu'il faut lire.

C'est un cours d'anatomie sentimentale que nous voulons faire.

Et d'abord nous prions ces dames de ne pas s'offenser du mot *pur sang*, nous n'en avons pas trouvé d'autre qui rendit notre pensée d'une manière aussi formelle.

Voici quels sont les diagnostics infailibles auxquels on reconnaît une femme pur sang : la précieuse ligne d'attache dont parle Balzac et la ténuité des extrémités. Toutes les Montmorency, les Beauvau, les Noailles se reconnaîtraient là si on doutait de leur origine. Cela ne veut pas dire pourtant qu'il faille descendre d'une ancienne maison pour être une femme pur sang. Voyez Mme Du Barri : c'était la fine fleur de la beauté avec toutes ces conditions. M. de Talleyrand dit qu'on l'aurait certainement prise pour une femme de race. Elle était née grisette.

Cette ligne d'attache que vous donne la nature, c'est la transition délicate, le passage moelleux de la tête aux épaules, de la main à l'avant-bras, du pied au mollet. C'est cette finesse de contours qui vous rend le corps souple et beau, le bras gracieux, la jambe divine. Vous

comprenez bien, n'est-ce pas ? il s'agit de cette ligne qui attache les extrémités ; mais il faut néanmoins que les extrémités soient en proportion naturelle avec ces lignes qui les attachent, et c'est une chose rare.

Je n'ai pas cru nécessaire de parler de la non-saillie des jointures, cela va sans dire. Il ferait beau voir un coude pointu ou un énorme genou à une femme pur sang. Mais la nature, d'ordinaire, fait bien les choses ; aux femmes pur sang, la ligne des jointures est presque toujours en harmonie avec le reste. La taille plate est aussi une des conditions de la femme pur sang. Balzac, dans la *Théorie de la démarche*, a fait judicieusement observer que les femmes à la taille plate étaient fort amoureuses, et que le contraire existait chez les femmes à la taille ronde ; d'où il faut conclure que la femme pur sang doit être amoureuse.

Maintenant, pour mettre à leur aise beaucoup de dames qui chercheraient peut-être chicane à cet article, il est utile de dire que la beauté de la figure n'est pas une condition essentielle de la femme pur sang ; car nous renions positivement la Vénus Callypige comme type d'une femme pur sang, bien qu'elle possède la ligne d'attache. Nous la croyons trop flamande, et nous ne pensons pas que les Flandres soient un sol où germent les femmes pur sang.

L'Angleterre en a plus qu'aucun pays, la France tient le second rang, c'est l'Espagne qui vient après, l'Italie n'occupe dans notre carte qu'un des derniers rangs. Les Italiennes ont les formes trop solides.

La femme pur sang n'est pas brune ; elle n'est pas blonde non plus. Ses cheveux sont ordinairement blonds cendrés ; cette couleur n'est point absolue, mais elle se rencontre souvent.

Veut-on que nous donnions le type d'une femme pur sang ? prenez Mme Taglioni ; comme perfection de ligne d'attache, c'est le beau idéal.

Je cite des exemples que nous avons sous les yeux. Le col de Mme Minoret est un col pur sang ; la jambe de Mme Siran — pur sang.

J'ai parlé des extrémités ; il faut qu'elles soient fuyantes. Pour le moins, cela est rigoureux. La forme des pieds varie ; mais ceci m'entraînerait trop loin.

Une femme, dût-elle servir de modèle à toutes les bacchantes de Foyatier pour la perfection du corps, n'est pas jolie femme avec des pieds qui versent leur graisse en dehors du soulier et de grosses mains rouges.

La femme pur sang, au contraire, a le droit d'être laide, et pour les gens de goût n'en reste pas moins admirable.

S'il existe des femmes laides dans cette ville, les voilà qui vont toutes se chercher la ligne d'attache.

JOACH. D.

A l'Archiduchesse Marie-Louise.

Vous ne méritez pas l'encens que l'on vous donne ;
Vous avez renié la plus belle couronne
Qui puisse orner un front royal ;
Vous avez oublié, pour l'amour d'un autre homme,
Votre époux, EMPEREUR, — votre fils, ROI DE ROME, —
La FRANCE et son nom triomphal !...

Vous avez méconnu l'auteur de votre gloire ;
Vous avez insulté l'immortelle mémoire
De celui que son siècle a baptisé LE GRAND ;
Vous vous êtes plongée en un hymen de boue,
Et vous avez laissé profaner votre joué
Par un général allemand !...

L'obscur archiduchesse, indignement titrée,
Est odieuse aux yeux de chaque nation ;
Par de sublimes chants l'histoire eût consacrée
La veuve de NAPOLÉON !...

Oh ! si je passais, moi, sur la terre italique,
Je n'irais pas souiller ma lyre poétique
En prônant des vertus que vous n'eûtes jamais ;
Je ne vous viendrais pas mendier un sourire,
A vous qui sans pudeur, au déclin de l'empire,
Abandonniez le sol français !...

Et je ne pourrais pas, triste et souple poète,
Demander à grands cris des fleurs pour votre tête,
Et pour vous des hymnes d'amour ;
Car je ne puiserais, dans ma verve hautaine,
Que ces mots foudroyants : « Schœnbrunn et Sainte-Hélène !... »
» Abanden !... mort !... rage !... et vautour !... »

Je me souciais peu de votre capitale ;
Je lui trouverais plus d'une noble rivale
Sur le sol odorant de l'Italie en fleurs,
Et je ne saurais rien distiller que ma bile



Sur la femme sublime, entreprenante, habile,
Qui s'est attaché tous les cœurs...

Vous n'êtes plus impératrice,
Et le titre de Majesté,
Pour vous flétrir avec justice,
Atteindra la postérité.

Qu'il ne soit plus l'objet d'une fade louange ;
Femme plus que vulgaire, on fait de vous un ange,
Une divinité...

L'orgueil national ne veut pas qu'on l'affronte ;
C'est pourquoi nous venons flageller cette honte
Et chasser le mensonge avec la vérité!...

Oui, vous avez trahi le dieu de nos batailles,
Et, comme une pâture aux plus voraces chiens,
Oui, vous avez jeté le fils de vos entrailles
Aux empoisonneurs autrichiens!...

Le fils que le géant, vainqueur des Pyramides,
A bercé sur votre giron,
Et pour qui nos vivats portaient des Invalides
Avec cent-un coups de canon!.....

Tu peux bien nous montrer ta couronne ducale,
Ton blason qu'a noirci ton manque de vertu...
Mais ta couronne, hélas! ROYALE-IMPÉRIALE,
Ta couronne de MÈRE, où la trouverais-tu?...

LÉOPOLD CUREZ (de la Meuse).

REVUE DE LA SEMAINE.

Grand-Théâtre.

Mlle Dolorès et M. Camprubi nous sont revenus avec un *jaleo* extrêmement voluptueux, plus que tendre, singulièrement décollé. C'est encore une variation de la délicieuse cachucha, c'est-à-dire des simulacres de baisers donnés et reçus dans les poses les plus suaves que puisse imaginer l'art du chorégraphe. Le public les a salués avec enthousiasme, comme des bons amis qu'on aime à revoir.

La *Juice*, donnée au bénéfice des indigents, a produit 1,500 francs, y compris les offrandes du bassin. Ce bassin qu'on met à la porte est pour beaucoup de gens un épouvantail ; il ne ressemble pas mal à Cerbère veillant pour empêcher l'entrée, et nous avons la conviction qu'il nuit à la recette en refroidissant la bonne envie qu'auraient ce jour-là bon nombre de personnes charitables de venir au spectacle pour faire une bonne œuvre. Cette observation est pour l'avenir. Siran, bien à l'aise jeudi, a dit et chanté merveilleusement son quatrième acte. Mme Minoret aussi a réveillé avec sa belle voix ceux qui, après trois nuits de bal, avaient bien envie de s'assoupir.

Si Mlle Joly voulait travailler ses gestes, étudier sa marche, elle deviendrait l'enfant gâtée des Lyonnais.— Pourquoi Vernet s'en va-t-il ?

On nous écrit une lettre signée de plusieurs abonnés du Grand-Théâtre, qui a pour motif de demander à l'administration la reprise de *Guillaume Tell*. Nous pensons, nous, que l'administration est toute disposée à faire plaisir au public, et qu'on devrait adresser cette demande à M. Siran, qui ne peut qu'en être flatté et qui s'empressera d'y satisfaire. Le rôle d'Arnold est d'ailleurs un de ses beaux rôles ; ajoutez à cela qu'il est moins fatigant pour le chanteur que Raoul et Robert. C'est pour vendredi qu'on demande cette reprise à laquelle on paraît singulièrement tenir.

Gymnase.

Première représentation de *Paul Jones*.

Enfin voilà un grand et légitime succès, un bel ouvrage signé d'un beau nom. Nos aristarques littéraires trouveront sans doute que tout cela n'est qu'une boutade, un caprice du poète-saltimbanque, comme ils le nomment ; ils ne voudront voir dans cette œuvre qu'une idée ébauchée à peine et jetée sur le papier pour l'un des petits théâtres de la capitale. En effet, écrivant pour une scène d'un ordre moins élevé, l'auteur a dû nécessairement moins choyer et moins mûrir son sujet ; aussi peut-être ne jetteront-ils qu'un regard dédaigneux sur cette œuvre.

J'avoue avec eux que le mérite littéraire de *Paul Jones* est loin d'égaliser celui de *Teresa* ou d'*Antony* ; néanmoins ce drame m'a paru consciencieusement écrit. Le style, quoique religieux et sévère, est empreint d'une poésie douce et triste à la fois. Il n'y a pas là de sanglantes, d'horribles catastrophes, point de meurtres ni d'empoisonnements. C'est le récit d'une grande, d'une immense douleur, car elle enveloppe toute une famille comme dans un linceul. Feuilleton d'abord, roman, puis drame enfin, cette histoire mystérieuse et sombre est déjà connue d'un trop grand nombre de lecteurs pour en faire ici l'analyse. Nous aurions

préférée, il est vrai, un sujet plus neuf, car bien souvent la scène enlève une grande partie de l'intérêt qu'on peut jeter dans un livre.

L'auteur, au lieu d'arranger son feuilleton en drame, eût mieux fait sans doute de nous donner une de ces conceptions si belles qui nous aurait révélé le génie créateur d'*Angèle* et de *Richard d'Arlington*. Signé d'un autre nom, *Paul Jones* eût été un chef-d'œuvre que toute la presse parisienne aurait prôné à l'envi ; sorti de la plume d'Alexandre Dumas, ce n'est plus qu'un ouvrage incomplet. Et cependant cette marquise d'Auray au front pâle et sévère, cette noble et mâle figure du capitaine Paul, la suave mélancolie et le regard d'ange de Marguerite, ne forment-ils pas des contrastes frappants de vérité et de poésie ?— Je le dirai donc hautement, moi chétif, quoique dénigrée par les feuilletonistes de Paris, l'œuvre d'Alexandre Dumas n'en est pas moins une œuvre de conscience et de talent.

Le rôle du capitaine Paul, marin froid et sentencieux, quoique à peine âgé de vingt-cinq ans, a été admirablement créé par Casimir. Son excellente tenue et sa diction toujours irréprochable lui ont valu d'unanimes applaudissements. Il a su rendre avec bonheur toutes les nuances de ce rôle si important et si difficile. — Mme Faivre a été grande et belle dans le rôle de la marquise d'Auray, mère inflexible et épouse adultère ; rôle froid et sévère, ingrat et presque odieux, mais que l'auteur a su heureusement ramener à la fin. — Mme Josse-Ernest a obtenu un succès de larmes ; elle nous a montré avec une touchante vérité la jeune fille innocente et coupable à la fois, pauvre enfant courageuse ou résignée, se raidissant contre la douleur ou brisée par le découragement. C'était le beau rôle de la pièce, et elle l'a dignement rempli. — Lambert a joué avec son talent accoutumé et justement apprécié le rôle du vieil Achard. — Verdellet s'est fait applaudir dans celui du comte d'Auray. — En un mot, la pièce a obtenu un succès franc et loyal, et nous espérons l'applaudir long-temps encore.

La *Levée de 300,000 hommes* a réussi, grâce aux grosses et lourdes bêtises dont elle est surchargée, et grâce surtout à la verve comique de Barqui et de Célécourt.

Mme Adam nous quitte l'année prochaine ; les nombreux admirateurs de son talent n'apprendront pas sans plaisir que le bénéfice de cette aimable et spirituelle actrice aura lieu vendredi ; il se composera de *Claude Stocq, ou Protestants et Catholiques*, drame ; de *Mlle Nichon, ou Marquise et Laitière*, et du *Marquis en gage*. C'est une occasion de lui exprimer hautement les regrets que son départ va nous laisser, et le public, nous pouvons l'assurer, ne lui fera pas défaut. — A vendredi donc la foule.

Modes.

Les hommes d'aujourd'hui, on s'en plaint avec raison, n'ont plus cette galanterie et ces bonnes manières qui distinguaient nos aïeux. Avec la liberté politique, le *sans-gêne* a envahi les salons, et au lieu de causer on se dispute ou l'on ne dit rien. On se donne les airs d'un profond penseur, pour se dispenser d'être aimable, ou bien l'on vas'attrouper autour d'une table de jeu, comme si les salons étaient des tripots. La toilette est négligée aussi. Beaucoup d'hommes vont au bal en bottes, avec des cravates noires, ou, ce qui est pis encore, des cols noirs.

Les bottes doivent être exclues du bal. Un homme de bon ton n'y va qu'en souliers avec les bas de soie blancs ou noirs à jour.

La cravate blanche, un moment détrônée, a repris faveur dans les salons de Paris. Les élégants n'en portent pas d'autres. La cravate noire est en effet trop *négligé* pour le bal. Aussi n'en voyait-on pas une avant l'année 1830. Elle commence à disparaître des salons de Lyon. Il y avait beaucoup de cravates blanches au bal donné lundi par le directeur des postes, le plus nombreux—plus de quatre cents invitations—et le plus brillant, ma foi, de tous les bals que nous avons eus cet hiver. M. Rousseau est un habile ordonnateur, et Mme Rousseau fait parfaitement les honneurs de ses salons. Elle avait une robe de velours noir.

Presque toutes nos merveilleuses étaient à cette belle fête. Mme C***, dont tout le monde admire la taille souple et élégante, portait une robe de velours cerise avec une garniture de dentelle noire aux manches et au bas du corsage ; à cette dentelle on voyait un fil d'argent qui formait divers dessins et produisait un bel effet. Elle avait à ses cheveux des roses pâles, et des bracelets de roses pâles aussi terminaient les courtes manches de sa robe. Mme G***, l'une de nos plus élégantes merveilleuses, celle qui a les épaules si blanches, si belles, avait une toilette de très-bon goût, sa coiffure exceptée, laquelle n'est jamais à ma fantaisie. Sa robe de soie brochée s'ouvrait par devant sur un pardessus de satin blanc. Mme M*** portait une robe de crêpe rose, une

jeannette de diamants, et à ses cheveux un beau marabout avec deux étoiles de diamants. Mme de C*** était fort bien avec sa robe bleue, mais en général elle manque d'un peu de goût dans sa toilette. Mme V***, celle qui a de beaux yeux bleus, avait une robe bleue aussi, un petit chapeau de velours. Pourquoi ne dansait-elle pas? J'ai vu aux cheveux d'une femme dont je ne sais pas le nom une branche de rosier dont les roses commençaient à se ternir; les premières feuilles étaient d'un vert pâle, les dernières tout-à-fait jaunes. Celle qui la portait a beaucoup d'esprit, j'en suis sûr. Je ne finirais pas si je voulais vous dire toutes les belles toilettes, celle de Mme de J***, celle de Mme de L***, etc. etc. L'escalier et le premier salon étaient ornés de vases de fleurs naturelles. Le bal a été très-animé jusqu'à une heure. A trois heures l'orchestre avait jeté son dernier son, tout était fini; mais on gardera le souvenir de cette belle fête.

CAUSERIES.

Nous offrons aujourd'hui à nos abonnés le portrait d'une jolie femme et d'une actrice intelligente, Mme Perron. Née en 1815 dans le théâtre même du Havre, elle dut, pour ne pas manquer à son origine, jouer les amours dès son enfance; des amours elle passa aux ingénuités, et des ingénuités aux dugazons. Si nous n'avions une grande aversion pour les madrigaux, nous dirions que Mme Perron pourrait encore aujourd'hui revenir à son premier emploi, tant elle est gracieuse et jolie. — Mme Perron reste à Lyon l'an prochain, à la grande satisfaction du public.

— On répète une comédie du cru, intitulée *l'Amitié des Grands*. Il paraît certain qu'elle est en quatre actes et en vers.
 — L'excellent comédien Perlet, retiré depuis long-temps du théâtre, est à Lyon en ce moment. Quelle bonne fortune si on pouvait le décider à jouer *le Landau* et *le Comédien d'Étampes*!
 — On attend pour la fin de ce mois notre violoncelliste George Hainl, qui revient à Lyon chargé de couronnes et de vers alexandrins moissonnés dans la Gironde. Il nous promet un beau concert.

Logographe.

Tu vas, lecteur, de la scène idolâtre,
 Sur mes cinq pieds m'applaudir au théâtre.
 Sur quatre pieds, je sers aux matelots
 Pour soutenir leur esquif sur les flots,
 Et le guider sans crainte de l'orage;
 Ou bien encor, surtout dans mon jeune âge,
 Au bal, à table, au spectacle, au salon,
 Les cavaliers m'adressent leur hommage!
 Si de mes pieds tu brises le second,
 Je ne suis plus, sur deux pieds, qu'un pronom.
 Mais, sur trois pieds, dans mon terrible empire
 Je fais la guerre au plus brave navire;
 Et du chrétien, quand j'ai trois pieds encor,
 Je suis l'espoir et le plus cher trésor.

L. C.

Mot de la dernière charade : MAL-HERBE.

VERGNIOLE, rédacteur-gérant.

LYON. — IMPRIMERIE DE BOURSY FILS, RUE DE LA POULAILLERIE, 19.

LIBRAIRIE MODERNE,

Rue de la Préfecture, 6, au centre de la rue.

Il vient d'être ouvert à cette librairie un Cabinet de lecture très-bien assorti en Nouveautés, et qui, par ses relations fréquentes avec la capitale, offrira toujours à ses abonnés tous les ouvrages nouveaux qui seront publiés à Paris. — Tout abonné d'un an recevra en prime un ouvrage de la valeur de 10 fr.

M. AIMÉ PARIS

Ouvrira, vendredi 22 février, à sept heures moins un quart du soir, un Cours de

MUSIQUE VOCALE

et de préparation à l'étude de tous les instruments.

Le lendemain, à la même heure, sera ouvert un Cours

d'Histoire de France

EN TRENTE LEÇONS.

On souscrit chez M. Aimé Paris, rue Lafont, 12, place de la Comédie.

Un prospectus détaillé du plan, des avantages et des conditions de ces Cours est délivré gratuitement chez le professeur.

Des places distinctes et séparées sont réservées aux Dames.

COAK DU GAZ

(Qu'il ne faut pas confondre avec ceux de Saint-Etienne et de Rive-de-Gier).

Le sieur RIGOLET, voulant faire connaître l'agrément et l'économie de ce combustible, prévient les personnes qui en voudront faire l'essai, qu'à compter de ce jour, il le livrera à 3 fr. 25 c. les cent kilogrammes, ou à 4 fr. 15 c. la benne, rendu à destination, au lieu de 3 fr. 50 c. qu'il a toujours été payé. — Pris à l'usine, 3 fr. les cent kilogrammes.

Deux boîtes destinées à recevoir les demandes sont placées, l'une rue des Célestins, 5, et l'autre place des Terreaux, dans l'allée du café Grand.

ORAY, TRAITEUR,

Place des Cordeliers, n° 28.

Dîners à 1 fr.; pain, demi-bouteille, potage, 3 plats et 3 desserts. — *Idem* à 1 fr. 25 c.; pain, demi-bouteille, potage, 4 plats, 3 desserts. — *Idem* à 1 fr. 50 c.; pain, une bouteille, potage, 5 plats, 3 desserts.

AVIS.

L'Eau de M. DESIRABODE, dentiste du roi, guérit les douleurs de dents, arrête la carie, raffermi les gencives, et blanchit en 15 minutes les dents les plus noires. — Dépôt chez M. PETIT, dessinateur, rue St-Marcel, 39, au 1^{er}.

AUX DEUX JUMEAUX,

Galerie de l'Argue, 44, 46, 48 et 50.

Ancienne Maison VUILLERMET.

MICHEL ET BERTHE, DE PARIS,

Successieurs.

Assortiment considérable d'habillements pour hiver. — Spécialités pour manteaux, redingotes, alpagas, paletots et robes de chambre. — Habillement complet et de commande rendu en 40 heures.

Trois Salons Prolétaires,

Galerie de l'Argue, escalier H, à l'entresol, vis-à-vis l'hôtel Caillot.

Le coiffeur CHARLES continue à couper les cheveux avec soin et dans le dernier goût, pour 25 c. Frisure à la papillote, 25 c. — *Id.* au fer rond, 20 c. Abonnement à la frisure, les six cachets, 1 fr. Salon pour la coiffure des dames, 50 c. Il confectionne tous les ouvrages en cheveux postiches, à prix fixe.

Le sieur RAMEL, marchand fleuriste, place des Célestins, rue St-Louis, n° 1, a l'honneur d'annoncer à MM. les planteurs de Mûriers qu'il pourra fournir, par milliers, centaines, et en détail, des Mûriers blancs, noirs d'Espagne, pecou rouge de Calabre, vrais morettis, langue-de-bœuf, à feuilles de lys, etc., aux prix les plus justes; de même que des quantités d'Orangers, Jasmins, Rosiers remontants, Magnolias, Camélias, Rhododendron, Kalmias, Amaryllis, Tubéreuses, Dahlias, Bulbes, Graines de fleurs, et un nombre infini d'autres végétaux dont le détail serait trop long. — Des catalogues seront délivrés gratis au magasin.

HÔTEL D'AVIGNON,

Grande rue Mercière, n° 56, au fond de l'allée, vis-à-vis la rue Thomassin.

On loue des chambres au jour et au mois.

A toute heure, dîners à 1 f. 25 c. et au-dessus, ou à la carte.

BALS MASQUÉS.

PINTARD, limonadier, tenant la buvette du Grand-Théâtre, a l'honneur d'informer le public qu'on trouvera chez lui, pendant tous les bals, toutes sortes de Rafraichissements en première qualité, et des Soupers chauds et froids aux prix les plus modérés. — Vins fins et vin de Champagne de premier choix.

A la Reine des Cilleuls.

COSTUMES ET DOMINOS NEUFS,

Chez HENRY, Coiffeur,

Galerie de l'Argue, escalier C, à l'entresol.

COSTUMES DE BAL,

Place des Terreaux, 1, au 4^{me}.

Mme CHEVALIER tient toujours un assortiment de Costumes de bal très-élégants et très-variés; les amateurs de travestissements trouveront chez elle de quoi satisfaire tous leurs goûts.

DRAGÉES ARABIKES,

ou

Tablettes adoucissantes et pectorales.

De ROMAN, pharmacien, rue du Plat, 15, à Lyon.

Cette préparation, d'un goût infiniment agréable et balsamique, n'a rien qui ressemble à un médicament. C'est un *bonbon* d'une qualité suave et parfaite, employé avec le plus grand succès pour la guérison des Rhumes, Toux, Asthmes, Catarrhes, Phthysies, Coqueluches, Enrouements, et toutes affections de poitrine. — On en prend cinq ou six dans la journée, et deux ou trois dans la nuit. Elle calme la Toux par enchantement, divise les glaires et fortifie l'estomac. — PRIX : 1 F. 25 C. LA BOITE.

Dépôt place des Terreaux, à l'ancienne maison Vericel.

A VENDRE,

POUR CAUSE DE MALADIE,

Fonds d'Épicerie et Greneterie en tous genres, situé dans un des meilleurs quartiers de la ville. S'adresser chez M. MOULOT, rue de l'Aumône, n° 4, au 1^{er}.

On demande un Apprenti en Chapellerie. S'adresser à M. SEIVE, rue de la Préfecture, n° 10.

L'ALLIANCE,

COMPAGNIE FRANÇAISE D'ASSURANCES CONTRE L'INCENDIE,

Établie à Paris, rue Notre-Dame des Victoires, n° 28.

Capital social : 10 millions de francs.

Cette compagnie est la seule qui assure contre les risques ordinaires d'incendie, la perte résultant des non-jouissances et des non-locations pendant le temps nécessaire à la réparation du dégât matériel causé par un incendie. Elle n'exécute du défaut de paiement de prime, pour

annuler l'assurance, qu'après une mise en demeure régulièrement constatée.

Ses nouveaux tarifs de primes sont extrêmement modérés. Ses bureaux à Lyon sont place Sathonay, n° 5, au 1^{er}.

L'entr'acte lyonnais.



1840. Reproduit avec la permission de M. de Lyon.

M. PIÉRIERON,

(Grand Théâtre.)